

ZAR.
40

Première année - No 7
1er MARS 1941

L'hebdomadaire de l'Oflag XVII A
SIÈGE SOCIAL : Bureau du Colonel

Le Numéro 0.50 L.M.
Officiers, le mois : Un L.M.
Hommes de Troupe, ,, 0.50 L.M.

DEFENSE D'UN ADJECTIF

NOS ENQUÊTES

LES COMPAGNONS DU PLATEAU vont nous offrir le divertissement que Molière offrait à Louis XIV. Je suis sûr que nous en serons charmés, mais je ne crois pas que cela serve la cause de Molière de la façon dont l'entend notre camarade Mallon. Il est vrai que la pièce est peu connue. Mais si elle est connue c'est peut-être exclusivement par les critiques, les hommes de lettres et les professeurs, c'est à dire précisément par les gens qui ont "embaumé" notre grand comédien, qui l'ont "rétréci", qui l'ont "ratatiné", qui l'ont enfermé dans un adjectif, qui l'ont baptisé "Molièresque" jusqu'à la fin des siècles. Contradiction imaginaire, si, ainsi que nous le pensons, cet adjectif n'est pour Molière, ni une disgrâce, ni un emprisonnement.

Nous savons tout ce que l'on peut reprocher aux formules universitaires. Nous avons tous écrit sur Molière de mauvaises dissertations; c'était un peu de la faute des manuels, très peu de la faute des professeurs, beaucoup de la nôtre. Les professeurs, les critiques et les hommes de lettres n'ignorent pas que la "mâle gaieté" n'est qu'un aspect de Molière et que Molière est infini — (il fallait même être l'un d'eux pour songer à monter le Sicilien). Quelqu'un a écrit que Molière "était pensif, un peu replié sur lui-même, non point mélancolique comme on l'a trop répété en forçant le trait" et il se trouve que ce quelqu'un qui paraît abonder dans le sens de Mallon contre Musset, n'est autre qu'un critique, et un critique très universitaire, Monsieur Faguet.

Toute personnalité, même la moins riche, est un assemblage d'une extrême complexité. Combien de fois a-t-on remarqué que tout homme a une personnalité dans son métier, une personnalité dans son ménage et autant de personnalités diverses qu'il compte d'amis différents ? Rappelez-vous à ce propos quelques pages — très proustiennes dirions-nous — de la Recherche du Temps perdu sur les personnalités de M. Swann. A plus forte raison en est-il ainsi de la personnalité littéraire et, au plus haut degré possible, de la personnalité de Molière auteur : c'est un diamant aux facettes multiples.

De ces divers aspects cependant tous ne sont pas d'égale importance : il en est d'accidentels, d'autres sont essentiels. Il en est qui sont dus à des causes extérieures à la personnalité de l'auteur : habitudes de l'époque, concessions au goût du public, exigences du métier pour un homme qui était à la fois auteur, acteur et régisseur etc... D'autres sont indépendants des circonstances de temps et de milieu, ils sont originaux en leur temps et révèlent l'écrivain lui-même ; ils peuvent nuire au succès immédiat de l'œuvre et assurent sa gloire dans les siècles suivants.

Or en 1667, ce qui avait l'attrait de la nouveauté, que vous cherchez aujourd'hui dans le Sicilien ce n'était pas le Sicilien — c'était le Tartufe. Ce qui est accidentel et transitoire, c'est le Sicilien, ce qui est éternel c'est le Tartufe. Jules Renard écrit dans son journal que Molière, après avoir écrit un divertissement pour le roi, pensait peut-être; "C'est bien assez bon pour cet imbécile de Louis XIV". Ce n'est qu'une hypothèse irrévérencieuse pour le roi et parfaitement déplacée lorsqu'il s'agit du Sicilien. Mais ce qui paraît certain c'est qu'à défaut de Molière, il se serait bien trouvé quelqu'un pour écrire, moins bien assurément, mais enfin il se serait trouvé quelqu'un pour écrire le Sicilien ou l'équivalent — tandis que, sans Molière, nous n'aurions rien de comparable à Tartufe ou au Misanthrope. Que serait-il arrivé enfin si le théâtre français au lieu de se mettre à l'école du Misanthrope, s'était mis à l'école du Sicilien ? Le music-hall nous tiendrait lieu de théâtre.

Ainsi un auteur de génie crée des œuvres qui font école, il a une certaine façon originale et personnelle de voir le monde ; pour caractériser tout cela on crée un adjectif. Qui le crée ? Les critiques ? Les professeurs ? On ne sait pas - on ne le crée pas, il naît quelque part, peut-être dans la rue - et cet adjectif n'est pas une disgrâce c'est une gloire.

(suite page 2, 1e colonne)

58.000 Tonnes -- dans une valise --

par Maurice RENAULT

Parmi les chefs-d'œuvres auxquels l'habileté et l'ingéniosité des prisonniers de l'Oflag XVII A nous avaient habitués, la baraque 16 E. comptait déjà la fameuse horloge faite de ficelles et de pignons découpés dans de vieilles boîtes de conserves que "le Canard en K.G." nous avait décrite dans son premier numéro. La baraque 3 E. n'a maintenant plus rien à envier à la 16 E. Parmi ses nouveaux hôtes, venus ces jours-ci de Spital, il en est trois qui ont apporté dans leurs bagages une flotte construite par eux, jaugeant 58.000 tonnes... en réduction.

Il s'agit d'une merveille de patience et d'adresse réalisée par trois officiers sous la forme de trois bateaux de guerre : le contre-torpilleur "Kersaint" (2.440 tonnes), le cuirassé "Provence" (22.000 t.) de la flotte française et le cuirassé "Nelson" (53.000 tonnes) de la marine britannique.

Les deux premiers n'étant pas encore montés de nouveau au moment où j'écris ces lignes, je ne vous entretiendrai donc que du troisième, mais j'espère que ces trois unités navales pourront être exposées bientôt dans le camp afin que tous puissent admirer ce merveilleux travail.

Comment fut-il réalisé ? Plus que jamais, c'est le cas de le dire, avec... les moyens du bord : les cartons de nos boîtes de "Knäckebröt", de la colle, un peu de fil, un canif, des ciseaux et quelques petits morceaux de bois, c'est tout !... Pardon ! j'allais oublier le "Balincourt". Le "Balincourt", pour les non initiés, est un ouvrage bien connu des milieux maritimes, qui donne toutes les caractéristiques techniques des flottes de combat mondiales. C'est d'ailleurs pourquoi chacun des bateaux ainsi réalisés est la réduction rigoureusement exacte de l'unité représentée.

Le "Nelson" a été choisi par nos constructeurs car c'est le seul cuirassé ayant trois tourelles

de l'artillerie principale à l'avant, ce qui leur permettait ainsi — miracle de leur technique ! — de construire ces trois tourelles mobiles et télécommandées en direction comme en hauteur, le télémètre principal étant lié à la télécommande.

C'est vraiment un effet saisissant, grâce à un savant système de fils et de poulies entièrement dissimulés dans la coque, de voir ces 9 pièces de 406 manœuvrer en toutes directions au doigt d'un des constructeurs, aussi docilement qu'elles doivent se pointer dans la réalité. Il n'est pas jusqu'à un minuscule plateau-tambour gradué, placé à l'arrière et qui, lorsque les pièces sont en position de tir indique le gisement.

Rien ne manque : l'artillerie secondaire représentée par 12 canons de 152, 6 tubes de 120 de D. C. A., les canons de 47, les projecteurs, les embarcations, les hélices et jusqu'aux feux de position qui brillent de façon permanente, grâce à de minuscules papiers métallisés rouge et vert.

La réduction est faite au 1/200e et le "Nelson" de nos camarades mesure 1 m. 08. Il pèse environ 1 kilo et est entièrement démontable en 66 morceaux. Sa construction a demandé environ 350 heures de travail et d'efforts, je n'ose écrire de patients efforts car l'un d'eux a bien voulu me confier (mais ne le répétez pas !) qu'elle représentait aussi pas mal de jurons et de coups de poing sur la table.

Un détail encore, qui vous amusera et vous montrera l'ingéniosité des constructeurs : le "Provence" comporte, paraît-il, des ancres de plomb. Savez-vous que celles-ci furent coulées dans des moules faits de mie de pain avec de l'étain provenant de vieux tubes de pâte dentifrice !

suite en 2e page

POINTES de BARBELÉS

On attend la soupe du soir. L'officier de jour entre en coup de vent dans la baraque : "Tous les officiers chimistes au bureau du Colonel immédiatement".

Vive effervescence et le mot "libération" circule tout de suite de bouche en bouche. Il n'est pas jusqu'aux comptables, assureurs, avocats, voire commissaires-priseurs (... s'il en reste !) qui ne se sentent tout d'un coup une âme de Berthelot !

Dix minutes après les "chimistes" rentrent. A leur tête, on devine que leurs espoirs ont été déçus et en effet, car il s'agissait seulement, sur la demande du commandement allemand... d'étudier des moyens de récupération et d'utilisation des déchets de la cuisine.

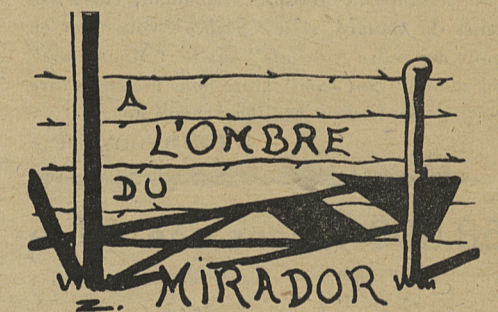
Les "chimistes" ont eu beau ne pas être restés longtemps dans le bureau du Colonel... ils n'en sont pas encore revenus !



Au milieu de la prairie que notre ami Morin a baptisé "la petite France" et qui domine légèrement ce plateau sur lequel s'élève notre camp, deux compagnons de captivité font les cent pas. Tout à coup l'un d'eux s'arrête et montrant d'un geste l'ensemble des baraques et leurs occupants il dit au second :

"Les voilà bien les compagnons... du plateau !" (Avec toutes nos excuses aux camarades Mallon et Romieu).

suite en 2e page

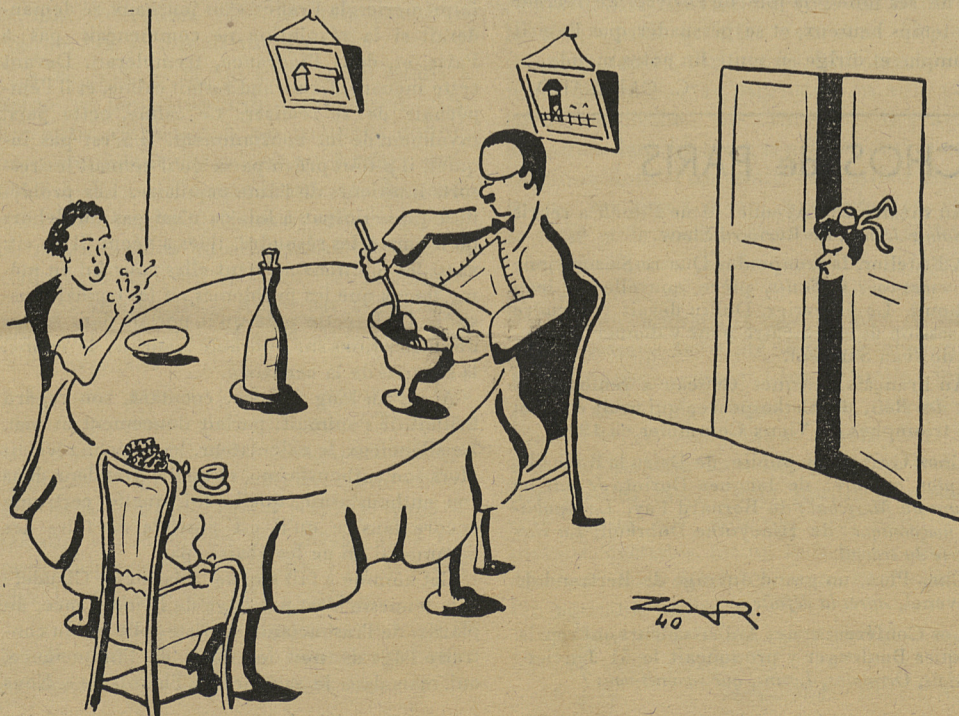


RIEN NE SE PERD...

par Maurice MORIN.

Renouvelant modestement chaque jour la très morale et véridique histoire du financier Laffitte, qui — la tradition, formelle, nous l'enseigne — commença son opulente carrière en ramassant opportunément une épingle, le prisonnier fait de chaque déchet sa quotidienne fortune. Rien ne se perd, à l'Oflag XVII A. Et tout se crée. Ou presque... Ce serait un bien amusant catalogue à établir que celui des mille objets, d'usage, d'art ou de fantaisie, que la « récupération » a permis à nos camarades de créer, au sens quasi-littéral du mot, j'entends de constituer avec des riens, sinon avec rien : socques de bois, galoches, à l'empeigne et aux contreforts métalliques (il en est vingt systèmes, dont un avec attaches invisibles...), innombrables ustensiles ménagers, depuis la casserole extraite du vieux seau à confitures et la louche ou le gobelet nés d'une boîte de singe abandonnée, jusqu'au réflecteur en papier d'étain et au grille-pain-gaufrier fait d'un vieux fil de fer dont les quelques centimètres d'excédent auraient encore pu servir de tiges à ces charmantes fleurs artificielles

APRÈS L'OFLAG



Au rab...!

GFP RES 203

qu'on fait aujourd'hui avec des pétales de colophane multicolore, de polychrome papier d'emballage, voire humble papier hygiénique !

J'en passe, et des meilleurs, point n'étant besoin de revenir ici sur les œuvres où l'artisan improvisé s'est haussé à la dignité d'artiste : coupes en boîtes de conserve, statuette sculptée dans une planche, peintures à la pâte dentifrice. Il n'est pas un vieux clou, il n'est pas une rognure de carton, il n'est pas un bout de fil qui ne puisse, à l'heure même où notre désinvolture d'hommes naguère heureux eut décrété leur carrière finie, servir encore...

Humble et profonde leçon des réalités grises, et dont il faut espérer que nous saurons garder le bénéfice. Rien ne se perd, et, du débris même des chères vieilles choses cassées, se peut reconstruire l'œuvre utile et belle.

Rien ne doit se perdre non plus de nos sources les plus secrètes, de nos vertus les plus subtiles, celles-là même dont, au cours des siècles, notre race luxuriante fut si superbement prodigue : souriant courage, patiente volonté, rayonnement d'amour et d'espérance. Voici l'heure de l'épargne : recueillons soigneusement nos morceaux de beau sourire, nos bribes de persévérance, les éclats épars de nos généreux élans, les débris dispersés de notre confiance en nous-mêmes. Tout cela est bon ! tout cela est bon !... murmurait, au fil des jours, ce méticuleux cordier d'Oflag que j'ai vu, à coups d'épissures, tresser une corde si solide avec deux cents bouts de ficelle...

M. M.

Défense d'un adjectif

(Suite de la 1^{re} page)

Peut-être en fait-on mauvais usage. Nos professeurs se sont servis pour nous instruire, de certaines formules, mais ne nous ont-ils pas conseillé eux-mêmes, une fois dépassé le stade de l'initiation, de "les rejeter bien vite comme des approximations provisoires" ? S'ils ne l'ont pas fait c'étaient de mauvais professeurs. Quant aux critiques, s'ils nous parlent de "Tartufe" plutôt que de "Scilien", c'est peut-être que leur fonction est de faire un choix afin de guider le nôtre, car nous ne pouvons tout embrasser, et mieux vaut, à tout prendre, laisser le "Scilien" hors de l'étreinte, que le "Tartufe". Soyez sûrs que ce ne sont pas les critiques qui nous ont imposé "Tartufe" et le "Misanthrope", mais que le "Tartufe" et le "Misanthrope" se sont imposés, à eux, et au public.

Le "Scilien" comme divertissement à l'Oflag c'est très bien, comme le dit Mallon c'est du spectacle, mais comme introduction à Molière ce serait une bien petite porte. Après avoir vu le "Scilien" tel que nous le donneront les "Compagnons du Plateau" nous connaissons mieux l'art de Caillard et celui de Marc Pincherle, nous connaissons mieux le talent des acteurs, nos camarades, mais je ne crois pas que nous ayons fait un grand pas dans la connaissance de Molière. Cependant, chers lecteurs du Canard, si le "Scilien" vous met en goût de relire "Tartufe" ou le "Misanthrope" ou même "Don Juan", alors nous pourrions dire qu'il a réintroduit Molière parmi nous.

PEYRELEVADE

58.000 T. dans une valise

(suite de la 1^{re} page)

Pour avoir entendu ici les intéressantes causeries du Capitaine Bauvit, nous savions déjà qu'un fantassin peut être en même temps un excellent marin. Voici aujourd'hui une nouvelle preuve que les "Terriens" sont quelquefois aussi très au fait des choses de la marine ; c'est le cas de nos camarades artilleurs les Capitaines Tingry et Dupont et du Capitaine d'Infanterie Quinet, les trois auteurs de ces petits chef-d'œuvres. Au premier incombent particulièrement les "études", car chaque construction entreprise donne lieu à l'élaboration de véritables épures dûment travaillées ; le second s'occupe de la construction proprement dite et le troisième s'est spécialisé dans le travail des poulies et des pièces de bois. Au surplus, quelle que soit la part de chacun d'eux, ils peuvent tous trois être fiers de l'œuvre d'ensemble à laquelle elle aboutit, bel exemple de plus des qualités dont s'enorgueillit notre race, et qui, même dans les conditions les plus difficiles, réussissent toujours à s'affirmer.

Maurice RENAULT

Pensez à ceux qui ne reçoivent rien. COLIS DE FRANCE

LA VIE EN FRANCE

A propos d'un centenaire COMPAGNONS DE FRANCE

Le destin charge certains êtres d'un message. Parmi ceux dont le message est d'amour, se trouvent les artistes. Leur rôle est d'enrichir l'homme d'une nouvelle forme d'amour, de leur apprendre à aimer ce qu'il n'avait su jusqu'alors aimer. La nouveauté de leur message surprend, choque la masse de leurs contemporains, et c'est souvent sous le rire, le mépris, la haine de ceux qu'il veut enrichir que l'artiste œuvre, dans la voie que sa nature lui impose. Certains, pour s'exprimer rejoignent le don de peindre : ils naissent peintres. Rien ne peut, sinon la mort, les soustraire à leur vocation. Il n'est pas besoin pour eux de justifier leur attitude par de vaines théories, des Ecoles, des Instituts, des diplômes, des honneurs, ainsi qu'en recherchent ceux qui se fourvoient en ce chemin. Ils œuvrent inlassablement dans la voie que le sort leur a tracée. Le Temps, ami du Destin, effaçant les traces de mépris que ces prédestinés reçurent de leur vivant, fait apparaître clairement, aux générations futures, la portée de leurs messages. Leurs œuvres jalonnent la longue route humaine, sont les refuges où leurs semblables prendront la force de partir vers de nouvelles conquêtes.

Certains laissent un chant dramatique, désespéré, où sombre leur esprit, s'abîma leur chair ; d'autres, un chant aisé, mélodieux et pur. Auguste Renoir fut de ceux-là.

Né à Limoges le 25 Février 1841, il grandit à Paris, où l'humble situation de son père l'oblige, à l'âge de 15 ans à travailler pour quelque argent.

Il peint sur porcelaine - ce métier, atteint par la machine, périclité - il peint sur stores ; ce travail lui laissant quelques économies, à l'âge de 20 ans il entre à l'atelier de Gleyre, où il allait devenir l'ami de Monet et de Sisley. Mais l'atmosphère des ateliers, lourde d'académisme, étouffe leur joie de peindre, qui bousculant les conventions, brisant les vitres, les conduit à porter en plein air leurs chevalets : l'impressionisme va naître. Les amis découvrent la campagne sous les aspects variés des atmosphères changeantes. Renoir y rencontre la femme, l'y dénuce. Sa sensualité, d'abord marquée par celle plus matérielle, de Courbet, s'épure. Le désir s'y dégage dépouillé de tous les sentiments dont l'amour le voile. Son désir crée "la femme", tel un beau fruit de vie, sain, mûri au soleil. Elle sera le motif qui, tout le long de son œuvre réapparaît, soumis aux évolutions de sa sensualité, réel, provoquant en sa jeunesse, ample, grave en sa maturité. Alors, le désir viril, ardent, se calme, devient réfléchi, la forme et la couleur cherchent et trouvent leur style. On le retrouve en ses figures d'enfants, bourgeons craquant de sève : en ses portraits de jeunes filles, fleurs fragiles, inquiètes, qui font penser aux petites infantes, peintes par Velasquez, en ses baigneuses, où le désir s'estompant devient un hommage, la femme, une Vénus sœur d'Hélène Fourment, chère à Rubens. Puis l'âge vient. Renoir chante encore sur le même motif, mais perdant son viril accent, la phrase n'est plus qu'harmonie, qu'il répète inlassablement, surmontant la vieillesse, les infirmités.

Le 3 Décembre 1919, Renoir meurt à Cagnes-sur-Mer. Son œuvre est achevée.

Célébrant le centenaire de sa naissance, Paris organise une rétrospective de ses œuvres. Puissent ceux qui, plus privilégiés que nous, verront cet ensemble, puiser, en l'amoureuse vie de ses toiles, la joie de revivre, de recréer des temps heureux, et se persuader que l'esprit triomphe et dirige en toute fin notre monde.

G. CAILLARD

ÉCHOS de PARIS

Au théâtre de l'Avenue, Mme Pitoëff a repris la *Sainte-Jeanne*, de Bernard Shaw.

A l'Atelier, la troupe des Quatre-Saisons joue *Le rendez-vous de Senlis*, pièce nouvelle de Jean Anhoul. Le 4 Février, Dullin devait reprendre possession de son théâtre pour y donner *Mamouret*, de Jean Sarment.

Au Français, Jacques Copeau a remonté *La nuit des Rois*, de Shakespeare, qui avait été l'un des triomphes du Vieux Colombier en 1922.

Chez Grasset, on publie : de Drieu la Rochelle, *Ne plus attendre* ; de Jacques Doriot, *Je suis un homme du Maréchal* ; de Bernard Fay, *La République maçonnique* ; de Hiacythe Dubreuil, *La chevalerie du travail*.

Chez Plon, un grand ouvrage de Bertrand de Jouvenel, *Après la défaite*.

Les Conférences des Ambassadeurs ont repris. Jacques Boulenger y prononçait le 31 Janvier : *Gaulois, Germains, Latins, que sommes-nous ?*

Nous savons que nos jeunes camarades français — nos enfants, nos frères — apprendront désormais, apprennent déjà, au contact des activités de la campagne, qu'il y a des rythmes naturels de la vie auxquels nul ne saurait dérober. Ils découvriront ainsi la source et le sens de nos erreurs : que rien ne se fait de grand, que rien ne se maintient, dans la facilité et le pur souci égoïste, dans l'automatisme d'une civilisation toute tournée vers la consommation et la jouissance. Ils reconnaîtreont que l'homme n'est lui-même et ne se garde que par une constante création de soi qui est effort : non seulement la grandeur, mais la vie même sont soumises aux lois de cet effort dont la nature montre en chaque minute l'image sensible et grande. Avec tendresse, nous sommes présents à leur côté, dans cette nouvelle et merveilleuse expérience : nous les imaginons dans leurs camps de jeunesse, nous suivons la naissance des "Compagnons de France" germe d'un pays renaissant. Hélas ! tout cela est pour nous un peu connaissance abstraite : nous sommes si loin, si ignorants du détail de ces germinations. Du moins, pouvons-nous les revoir un peu par ce que nous connaissons des hommes qui les conduisent, qui en sont la chair et l'esprit. Avec quelle joie, quelle sécurité d'espoir nous avons pu voir paraître le nom de Georges Lamiraud, nommé Secrétaire Général de la Jeunesse.

Ce n'est pas là un nom connu du vaste public et c'est déjà ce qui nous réjouit : nul ne l'a vu sur les affiches électorales, ni dans la publicité politique ; nous savons que c'est autre chose qu'un homme public, c'est ce rare trésor : un homme.

Par un significatif parallélisme, le jeune ingénieur Centralien Lamiraud donne au livre où il réunit ses observations sociales vécues, un titre qui évoque la célèbre plaquette de Liautey : *«Le rôle social de l'ingénieur»*, c'est sur un autre plan, la reprise du *«Rôle social de l'Officier»*. Ici et là, même souci de la vie personnelle de l'homme, de la susciter, de la découvrir, de la connaître. Le jeune officier Liautey s'insurgeait — avec quelle violence contenue — contre son camarade cavalier qui se targuait de connaître le nom de ses chevaux et pas celui de ses hommes.

Ainsi, pour Lamiraud, jeune ingénieur, l'ouvrier n'est-il pas seulement l'un des éléments de la chaîne de production, c'est un être aimant et souffrant, au sens réel de ce mot si abaissé : un concitoyen. Il voudra donc le connaître à fond pour être plus proche de lui, et, avec son ami Garric, avec tous ceux des *«Équipes sociales»*, il utilisera les soirées à parler à ces mêmes ouvriers pour qui il est, durant le jour «l'ingénieur», c'est-à-dire un peu le complice du patron, de «l'exploiteur» ; avec eux il partagera ses connaissances scientifiques, de Belleville à Grenelle, dans les fumeuses salles de ces sortes de «cours du soir». Mais en même temps, mais surtout, il tentera de leur montrer que toutes ces connaissances pour réduire la matière à nous servir ne nous serviraient de rien si nous ne savons, pour nous, entre nous, être des hommes. Ainsi ne se contente-t-il pas d'être proche du jeune ouvrier dans sa vie professionnelle, il ne veut pas seulement le connaître à l'atelier, mais chez lui et presque dans sa vie personnelle.

C'est ainsi que s'est formé sans bruit un grand connaisseur de la jeunesse au travail, un expert des problèmes de la vie industrielle. Ceux qui l'ont vu, lorsque vers l'époque agitée de 1936, il était chargé de conduire ce personnel agité, frondeur par tradition, puissant parce que nécessaire, des *Messageries Hachette*, savent qu'il n'était pas seulement devenu un chef par l'autorité, la puissance d'être obéi, mais par la connaissance de ceux à qui il commandait. Chaque jour, ces milliers d'hommes savaient que, s'ils cessaient le travail à l'heure où les journaux sortent des imprimeries, la France, sans journaux, se demanderait si la révolution ne commençait pas à Paris, et, dans l'ignorance, tremblerait. Devant cette menace, Lamiraud restait calme, et il l'empêchait de se réaliser. Ce calme, cette paix, rayonnent de lui constamment. Il n'est pas inquiet, il a tout prévu parce qu'il connaît les ressorts intérieurs de l'âme populaire. Les problèmes qui se posent à lui, ce n'est pas du dehors qu'il aura à les résoudre, il les a vécus, il les vit : aussi les solutions naissent-elles pour lui en même temps que les problèmes, il les connaît aussitôt. De là cette paix qu'il portait dans toutes nos discussions sur le drame français, le calme, la sécurité de la certitude.

Après un long silence, écoutant, son regard brillait, il s'animait, parlait doucement et peu. Le silencieux, le calculateur, le réfléchi révélait alors son enthousiasme, et quelle grandeur dans son enthousiasme, quelle foi, quelle certitude encore dans ce qu'il est possible de faire des hommes si on ne les abaisse pas.

Cet homme a fait sienne la parole de Claudel : *« la jeunesse n'est pas l'âge de la jouissance, du plaisir, de l'insouciance égoïste ; elle est au contraire l'âge de tous les dons, de l'insouciance, oui, mais dans le sacrifice et l'héroïsme »*. Nous

EPHEMERIDE

C'était à la chapelle, tout récemment. Debout à l'angle d'une fenêtre, un prisonnier méditait. Occupation salutaire, en un tel lieu surtout.

Brusquement, une sensation vague mais persistante de mouvement attira son regard. Et il vit, s'agitant près de lui dans la poussière du rebord, une frêle bestiole bientôt identifiée. C'était une éphémère diaphane, éclos sous la caresse d'un rayon de soleil et qui, ne pouvant arriver à dresser son corps translucide sur ses pattes grêles, cherchait à s'envoler. Mais ses ailes inexpertes et trop faibles encore, n'y pouvaient parvenir. Bien plus, leur battement irrégulier ne servait qu'à déséquilibrer l'insecte et à le faire choir. Un peu plus poussiéreux chaque fois, il n'en recommençait pas moins, inlassablement ses vains efforts.

Et c'est avec intérêt que le prisonnier maintenant, l'observait.

Il eût bientôt mieux à faire car l'animal approchait du bord.

Avec précaution il l'écarta de l'abîme. Mais voilà qu'un nouveau danger se présenta ensuite sous la forme d'une petite flaque d'eau s'écoulant de la vitre voisine. Si le fragile névoptère y tombait c'en était fait de ses ailes aux élégantes nervures, de la vie même dont elles étaient le gage et la protection.

Fallait-il permettre cela ; abandonner à son malheureux sort cette gracieuse créature de l'année nouvelle ; assister impassible à sa lutte désespérée contre l'adversité ? Non n'est-ce pas !

Aussi bien, plaçant avec précaution la fragile éphémère dans le creux de sa main, notre camarade entreprit-il de l'aider. C'est-à-dire de trouver un coin propice, pour abriter sa jeune existence et favoriser son envol. Sec, bien ensoleillé, abrité du vent, il découvrit cela quelque part derrière la cantine. Et là, discrètement, déposa sa protégée au pied d'une touffe d'herbe sèche. Après quoi, conscient de son impuissance à faire davantage, il partit bien vite, comme un malfaiteur.

Trouvez cela enfantin. Un peu bête même si vous voulez. Tous les disciples du Poverello seront d'un autre avis.

Et si vous voulez un aveu : je comprends ce geste d'un prisonnier, envers la fragile créature symbolisant à la fois l'espérance par sa couleur, et, par ses ailes, la liberté.

P. F.

Pointes de barbelés

(Suite de la page 1)

Extrait de " Sous le Casque de Cuir ", roman de René Chambe :

« Chaque matin, je regarde avec terreur diminuer mon savon de toilette. C'est le dernier, et je sais bien qu'après lui je n'en aurai plus d'autre. Ces mille riens auxquels on ne pense même pas dans la vie courante, si l'on pouvait supposer toute leur valeur inestimable : un morceau de savon, un tube dentifrice, de l'encre à stylographe, un comprimé d'aspirine...

Seulement, on ne sait pas — l'existence est si facile ! Il faut avoir tout perdu pour comprendre ».

Ça ne vous rappelle rien ?



Extrait de " La Possession du Monde " de Georges Duhamel :

« J'appris à imaginer la solitude au sein même de la foule et à concevoir le silence au milieu du bruit. »

Georges Duhamel aurait-il déjà écrit dans une de nos barbaques ? et plus loin dans le même ouvrage :

« Je ne vis pas seul ; mes camarades préférés m'entourent ; ils partagent avec moi l'espace confus de notre logis ; nous partageons ensemble toutes les pensées qui comblent cet espace.

L'amitié a fait ce miracle de transformer en communion ce qui fut sans elle, de la promiscuité. »

Voilà une dernière petite phrase à méditer quelquefois ici...

avons connu une jeunesse racornie, celle à qui l'on apprenait de calculer, pour un nouvel hédonisme, ses loisirs et ses plaisirs, ses intérêts et son petit destin ; jeunesse qui, dans l'amour même, ignorait la passion, refusait les grands « lâchez tout », se retenait au bord des précipices, où l'homme connaît sa grandeur, puisqu'il est capable de tout gagner ou de tout perdre.

Georges Lamiraud, Secrétaire Général de la Jeunesse, sait où gisent les sources de l'enthousiasme, de la grandeur, il en saura écarter les ennemis, ceux de la sombre vie des villes industrielles, de l'esclavage de la production, aussi ceux qui résident en nous : le repliement sur soi, l'euphorie trompeuse, ruineuse du plaisir. Je sais bien qu'il fera naître la belle fleur d'une jeunesse rendue à elle-même : la joie des grandes tâches, des besognes qui nous dépassent, accomplissant ainsi le seul destin digne des hommes.

J. d'AZEMAR de FABREGUES.

RÉFLEXIONS SUR LE MÉTIER DES ARMES

N'étant pas officier de carrière, les réflexions qui suivent ne m'ont été dictées par aucun esprit de coterie; ces quelques idées sont le résultat de longues méditations sur un sujet qui m'a toujours passionné. Si notre journal les juge susceptibles d'être insérées dans ses colonnes, je voudrais le tenir à l'écart des polémiques qu'elles peuvent susciter parmi quelques-uns. Le point de vue que j'expose m'est personnel et j'en revendique exclusivement la responsabilité.

En dehors des peuples barbares chez lesquels le guerrier tient une place essentielle, nous voyons de tous temps le métier des armes jouir auprès des peuples d'une considération particulière, il était l'apanage des familles patriciennes de Rome, l'aristocratie féodale fut essentiellement militaire, enfin, sous la monarchie française finissante, l'armée était un domaine presque exclusivement réservé à la noblesse.

Pourquoi cette place particulière réservée au soldat dans la société? Elle tient aux qualités inhérentes à ce dernier. La guerre nécessite la résistance et la force physique, aujourd'hui si absurdement décriée par notre civilisation occidentale déclinante, mais particulièrement honorée chez les peuples jeunes, et surtout: *le courage*. Le courage physique est une grande vertu qui ne peut se développer sans une haute élévation morale et spirituelle. Il implique essentiellement la subordination de la «carcasse» à la cause que l'on sert; il est l'affirmation que les idéaux spirituels, patrie, religion, idéal social et politique, fidélité à un chef tiennent une place plus haute dans la hiérarchie des valeurs que nos apparences matérielles. Enfin, l'homme de guerre est prêt au sacrifice de la vie, qui, suivant le mot d'Anatole France. « est le plus grand puisqu'il comprend tous les autres ».

Amené à commander des hommes, quelquefois en grand nombre, l'officier aura besoin de cette qualité qui ne s'acquiert pas, ou bien peu, mais avec le véritable chef vient au monde: *l'autorité*. C'est un fluide insaisissable qui permet à certains hommes de s'imposer aux autres sans discussion.

Ainsi armé, de courage, de force physique, d'esprit de sacrifice et d'autorité naturelle. l'homme de guerre est à même de se classer très haut dans l'échelle des valeurs sociales. Les siècles passés n'ont pas marchandé leur admiration à de telles vertus. Ces caractères fondamentaux du militaire, qui furent longtemps les seuls, les Maréchaux de l'Empire n'en possédaient pas plus, comment se retrouvent-ils chez les héritiers modernes de cette noblesse qui se faisait casser la tête pour le service du roi, je veux dire chez les officiers de carrière.

Avant les guerres de l'Empire le rôle de l'officier en temps de paix se réduisait quasi à rien, l'instruction d'armées de métier relativement peu nombreuses ne présentait pas de difficulté et l'emploi des armes était simple. Le principe de la conscription napoléonienne, soigneusement amélioré depuis, posait de tous autres problèmes. Le rôle de l'officier en temps de paix, son rôle social étudié par le capitaine Lyautey devenait considérable, puisque toute la population mâle du pays lui passait entre les mains. Parallèlement à cela, le perfectionnement des armes et des moyens de combats, la création d'armes techniques conduisant l'effarante complexité des armées modernes, devaient rendre de plus en plus ardu le rôle de l'officier. Il y avait là un danger, c'était l'insensible substitution aux qualités séculaires de l'officier, des qualités de professeurs ou de techniciens. Dans l'amas des connaissances nécessaires à l'officier moderne les vertus primordiales de l'homme de guerre pouvaient être un peu perdues de vue.

Il y avait là, à mon sens, une erreur extrêmement grave; le métier militaire n'est pas un pis aller que l'on embrasse faute de mieux, c'est une véritable vocation qu'il faut avoir. Le moine qui prend l'habit pour avoir une situation respectable et le couvert assuré est un moine sinon mauvais, du moins médiocre. Il ne me paraît pas possible que dans une armée où bon nombre d'officiers sont soldats surtout parce qu'ils n'ont pas pu mieux faire, il n'y ait pas un déclin rapide des qualités morales d'abnégation et d'esprit de sacrifice. Tout le monde n'est pas taillé dans l'étoffe d'un Bayard.

Cet état de choses, n'est qu'une face de nos lamentables errements de l'entre-deux guerres. En 1920, on ne croyait plus à la nécessité d'une armée, la tendance à la facilité faisait rejeter les hautes vertus guerrières, la prospérité matérielle séduisait les mieux doués, le militaire de carrière était un parent pauvre, peu payé et peu estimé. Nous en supportons les conséquences. C'est un lieu commun; que les qualités morales jouent à la guerre un rôle essentiel; si nous voulons avoir une armée combattive et animée d'esprit de sacrifice, il faut que le soldat tienne dans la cité la place qui lui revient. Cette place doit être élevée, le sacrifice militaire n'est pas une vertu médiocre. L'intelligence traîne partout, le caractère est un joyau rare.

S'ils ne lisent, certains officiers de carrière penseront que je me suis mêlé d'un sujet que je ne connaissais que superficiellement.

Si je me suis permis ces remarques, c'est que je suis convaincu que le moral d'une armée sur pied de guerre dépend, en grande partie, de l'exemple donné, dès le temps de paix, aux réservistes par leurs chefs et leurs camarades de l'active. C'est dans cet exemple que nous chercherons notre voie lorsque nous serons brutalement arrachés à notre cadre de vie quotidienne pour être plongés dans la vie militaire. Dans sa noblesse, votre tâche a quelque chose de tragique, car au moment du danger c'est sur nous tous que repose l'espoir de la Patrie.

J. M. DUNOYER.

LES SPECTACLES

“CIGALON” de M. PAGNOL

La pièce qui a été présentée est assez récente dans la série des œuvres de Pagnol. Elle est en général peu connue, car elle n'eut comme «Merlusse» qu'une courte carrière et seulement au cinéma. Elle fut jouée sur la scène pour la première fois le 22 février au théâtre de l'Oflag XVII A.

Pourquoi l'avons-nous choisie?

En dépit de son intrigue toute simple on y retrouve les qualités essentielles de Pagnol: le sens théâtral, l'art du dialogue, du revirement des situations et surtout une peinture des caractères dans toute sa précision. Vous avez vu Cigalon, provençal finaud, paresseux et despote, bougonnant mais jovial. Tous ont reconnu le Capitaine Lamarche. La mère Toffi incarne la femme utilitaire, peu gênée par sa conscience professionnelle; seul un artiste bien connu, souvent applaudi sur nos planches — Grimaud pour tout dire — a créé ce rôle. Le comte, personnage trouble, couard, qui cherche un procédé légal pour se protéger d'un milieu vivant en marge de la légalité, c'est un universitaire: L'Hermite, qui abandonne la géographie pour la gravillerie. Le brigadier, bon gendarme, bête, mais au vocabulaire truculent n'est autre que le capitaine Bourcier.

Cette pièce dépasse à notre avis le cadre de la comédie provençale. Elle est aussi la critique d'une société où l'intérêt personnel règne en maître.

J'ajoute à tout cela que cette pièce est présentée sous une forme très naïve, très fraîche, engendrant le bon rire. Voilà pourquoi elle a été choisie.

Du monde modeste mais laborieux des collis il faut citer Daurelle, le décorateur, aidé de Blanc et Cronier, les mêmes qui avaient brossé les décors de Sud...

Ainsi parla notre camarade Roze — qui a monté «Cigalon» — le soir de la Générale.

LES VERTIGINEUSES AVENTURES

- - de la famille Déjean-Ki-Trotte - -

Aussi nous partons, pas rassurés. D'autant plus que nous sommes absolument seules sur cette route. Tous les réfugiés ont pris celle de Dijon (qui sait ce qui serait arrivé si nous l'avions fait? Il paraît que ce n'était pas calme). Enfin, bref nous vivons une paire d'heures en plein drame. Nous sortons indemnes de ce fameux bois de Darnay et nous regagnons une route un peu plus mouvementée. Peu à peu, nous voici en convoi de plus en plus serré. Je m'habitue à avoir constamment une auto à dix mètres devant moi et à dix mètres derrière, une qui double ou une qui croise.

Une seule route restait, plutôt un chemin, comme celui de Gouilerveaux, pierres, ornières... Bien mieux, comme dans tous les villages depuis Colombey, les braves gens avaient construit des chicanes avec des herbes, des charrues, des tonneaux de goudron. Ceci n'était rien pour des tanks, mais pour Sanrautin, quel cauchemar.

Tout le monde était un peu affolé. Je verrai toujours dans une petite ville des Vosges, c'était près d'un poste d'essence, une queue de près d'une centaine d'autos — Devant le poste, un camion, monté par une demi douzaine de gosses, et un gamin pour le conduire. — Le garagiste veut l'aider. Il se met derrière pour revisser je ne sais quoi. Voilà mon gamin de conducteur qui se met en marche arrière — Le brave homme reçoit une secousse, bat des bras et des jambes, hurle, tempête — Mais en même temps, toute la queue des autos qui se met à reculer (devant nous). C'était épique. On se tordait malgré soi.

A ce régime là, le soir, nous étions à peine un peu plus loin que Dijon. Ah! un autre épisode: à un moment donné, nous entendons des avions — Arrête, arrête! — Bon — Je gare l'auto, on descend, mais mémère était tellement affolée qu'elle ne regardait plus où elle courait; elle s'est arrêtée net au bord du ravin (un peu caché par des broussailles). Après cet événement nous sommes remontées en auto, sans souci des avions.

Le soir arrive. Chacun commence à vouloir se caser pour la nuit. Tous les hôtels sont pleins. De village en village, nous parvenons enfin à trouver une chambre dans une auberge. à Navilly (près de Dijon), il y a même un garage (pas très praticable pour ma virtuosité) j'y ai accoché l'autre aile, pour la symétrie.

Le lendemain matin, après une cure de T.S.F., nous reprenons la route, fraîches et disposées; nous nous glissons dans la file

Que pouvons-nous ajouter? Ce que sa modestie lui empêcha de dire, Cigalon a été joué, fort bien joué, par une troupe homogène qui enleva rapidement les trois actes. Presque toutes les répliques passent la rampe et il est étrange que cette pièce faite pour l'écran ait été si bien rendue au théâtre. Mais à tout prendre, ceci ne peut être qu'un reproche pour le cinéma de Pagnol et un compliment pour nos amis du Théâtre.

**

Roze a déclaré que l'intrigue était toute simple. C'est la caractéristique de Pagnol. Il a besoin comme A. Daudet « d'être appuyé sur la réalité, sur ses histoires personnelles, celles de ses amis, de ses parents ». Nous pourrions presque dire qu'il met en scène des anecdotes vraies et on est tenté d'écrire qu'il se sert d'expressions entendues sans changer grand chose. Nous n'en voulons qu'une preuve: aux dires même de certains Marseillais — n'est-ce pas Peyrelevade — le répertoire de Pagnol est peu goûté par les habitants de la Cannebière. Pour eux Marius, Fanny, c'est Marseille, mais un peu trop.

Cela étant, ses pièces demandent à être jouées le plus simplement possible, par d'excellents acteurs qui doivent mettre en valeur le dialogue, facteur essentiel du succès auprès des spectateurs. Si nous en jugeons par l'ovation qui a été faite le soir de la Générale — et Dieu sait si le public des invitations est peu enclin à l'indulgence — il paraît évident que Lamarche, Grimaud, Bourcier, L'Hermite, Lambert, Marion et leurs camarades ont parfaitement réussi.

Daurelle a réalisé de beaux décors. Les applaudissements doivent lui suffire et nous dispensent d'avoir à redire ici les compliments que l'on distribue habituellement.

Jean TOMASI.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au n° suivant la critique théâtrale des Kartoffel's Boys de Gizard.

LES SPORTS

LA BOXE à L'OFLAG

Une nouvelle organisation, un nouveau spectacle est né: la boxe.

Sous l'active direction du capitaine Brécard, aidé par les aspirants Queroy et Tomasi, ce sport a rapidement pris une telle importance que le Cercle Sportif a songé à organiser une soirée à la baraque 17 W.

Après le théâtre, le music-hall, les concerts, nous aurons notre « Central », où les amateurs du Noble Art pourront venir applaudir aux exploits pugilistiques de nos camarades.

C'est environ le 10 Mars que seront présentés les premiers combats. Parmi ceux-ci citons celui qui opposera les deux professeurs. La rencontre, à l'américaine, ne comportera pas de décision. Seul le knock-out pourra départager les deux adversaires. Le soldat Keller, prévôt, aura un adversaire à sa main, tandis que le lieutenant Liquière rencontrera Chrétien. Un combat de poids lourds (Michel-Moschini) terminera la réunion, au cours de laquelle nous verrons les officiers Gane, Grégoire, Evrard, Morel, Lledos, Behr et les hommes Schoeffel, Vernon, Poucet, Kaufmann.

N'oublions pas les deux petits poids mouches: Chennevot et Delannoy, dont la rapidité est aussi grande que leur ardeur à la bagarre.

Sur le ring nous aurons le plaisir de voir notre camarade Mandin, champion de France de l'Ouest, comptant 160 combats (professionnels et amateurs) et qui, pour la réunion, se contentera d'arbitrer, Mais qui a bu..., boira.

Le Canard en... K. G. patronnera cette réunion et donnera des prix.

Tournoi de PING-PONG

Du 3 au 16 mars sera organisé un tournoi individuel de Ping-Pong. Une coupe, œuvre des capitaines Poisson et Lenfant, sera remise au vainqueur. Des prix seront distribués aux demi-finalistes et finalistes.

D'autre part un tournoi de consolation sera disputé par les éliminés du premier tour.

Tous les officiers du camp, pourront assister dans la baraque 17 E., le dimanche 16 mars à partir de 14 heures aux demi-finales et finale du tournoi ainsi qu'au match-exhibition de double. Le prix d'entrée est fixé à 10 PF.

Droit d'engagement: 50 PF.

On procédera par élimination directe, au meilleur des trois sets.

Les quarts de finale, demi-finales et finale se joueront en 5 sets. Le règlement et l'horaire du match seront affichés dans la baraque 17.

DERNIÈRE MINUTE

Au moment de mettre sous presse nous apprenons qu'en raison de la vaccination le Tournoi est reculé d'un mois.

++ Chronique religieuse ++

CULTE CATHOLIQUE

LE MOT DE L'AUMONIER

S'entraîner, se maintenir dans une bonne forme, c'est une habitude préoccupante pour un sportif. Que ne sommes-nous tous sportifs, au moins dans ce maintien constant de notre «forme» pour nous garder toujours prêts aux efforts imprévus! Or, pour dominer la souffrance du corps et de l'esprit, pour tenir bien en mains notre âme dans la tentation, il faut aussi nous entraîner, nous assouplir, nous habituer à l'endurance. La mortification extérieure et intérieure sans contrainte mesquine et sans orgueil subtil, c'est l'entraînement que nous propose l'Eglise pendant le Carême. Même en captivité nous devons «faire notre Carême». Notre mortification pourrait consister à accepter avec bonne humeur tout ce que nous devons accepter ici, garder à tout prix notre dignité, nous servir mutuellement en frères.

Offices religieux aux heures habituelles.

1er vendredi de Mars, 7 h. 45 : Messe dialoguée. 10 h. 10 : Chemin de la Croix.

COMMUNAUTÉ PROTESTANTE

Réunions diverses.

1. Cercle d'études:

- a) Histoire de la réforme (prof. Dhombres), Mardi 20 C, 15 h.
- b) Introduction au N. T. Vend. 20 C 15 h.
- c) Études bibliques (Gène et baptême) Mardi 20 C 19 h.
- d) Études pratiques, la famille (Cne Carpentier) vendredi 20 C 19 h.

2. Chorale - mardi, jeudi, sam., chapelle, 9-10 h.

3. E. U. - Dimanche 20 C, 19 h.

Cultes. 1) le Dimanche 20 E, 10 h.

2) en semaine, les lundi, mercredi, jeudi, samedi. 20 C, 19 h.

FIN Raymonde ROYER.

Pour les rieurs... Pour les chercheurs...

BRUITS d'OFLAQUETTES



UN BLASÉ

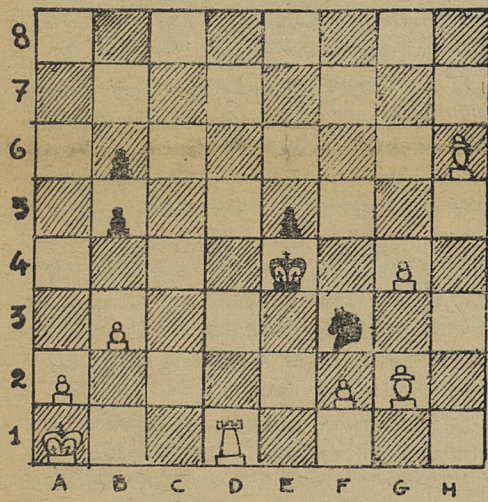
— A votre avis, c'est pour quand la classe ?
— ...Quelle classe ?

ECHECS

Solution du Problème No 6

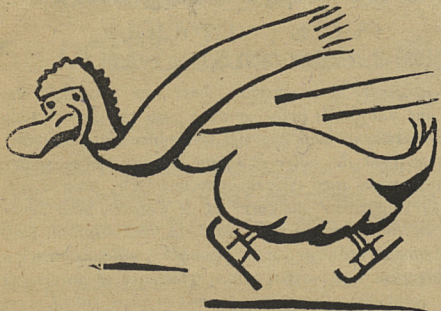
- 1) T. a8 — F. xa8.
- 2) F. a5 — C. b7.
- 3) F. e7 — C. c5.
- 4) F. d6 mat.

PROBLÈME N° 7
Mat en quatre coups



Blancs : R. a1, T. d1, F. g2, F. h6. — P. a2, b5 f2, g4.
Noirs : R. e4, C. f5. — P. b5 b6, e5.

Un Canard qui n'est pas... à la page...



...puisqu'on ne... patine pas avec l'humour!

Baraque 1

Cuisinier d'un groupe sympathique, « Lolo » a préparé un de ces plats savoureux dont il a le secret et placé sa gamelle sur la cuisinière. L'âme tranquille il s'en va à une conférence. La conférence terminée il rentre précipitamment, traverse la chambre W., arrive à la cuisine qu'il trouve très encombrée. Il bouscule tout le monde, remue tous les récipients, soulève tous les couvercles et s'attire des épithètes sonores auxquelles il répond tout aussi vertement. Ne trouvant pas l'objet de ses soucis, en maudissant le s... inconnu qui lui a enlevé sa gamelle, il gagne son alvéole de la chambre E. Stupéfaction ! Il ne reconnaît pas les aîtres : « Loló » s'était tout simplement trompé de baraque !

Baraque 2

Le vaguemestre vient d'annoncer que la distribution des colis est suspendue pendant deux jours. Flegmatique, le capitaine C... levant un instant les yeux de l'échiquier, se tourne vers ses compagnons d'alvéole et dit doucement « Allons ! voilà la communauté réduite au... baquet ! » et poussant négligemment son « cavalier » il met une fois de plus, son adversaire mat.

Baraque 3

Un jeu nouveau fait fureur depuis quelques jours. Amené par les camarades récemment arrivés du camp de Spittal, il a rapidement conquis nos faveurs. Il s'agit de « la Bataille Navale ». Et les « J'envoie une torpille en C... », « mon sous-marin se met en plongée... », « j'envoie une écoute verticale entre 11 et 12... » domi-

nent maintenant aux tables, les « 3 carreaux ! ». « je passe... » ou « je contre ! » Il n'y a que les studieux et les lisards que cela n'amuse pas et qui déplorent que ce jeu ne soit pas aussi silencieux que les échecs.



Un visiteur traverse la chambre et se penche en passant, sur « Bella » de Jean Giraudoux qu'un camarade est en train de lire. Après avoir vu le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur il demande : « C'est bien ce que tu lis là ?... C'est marrant ?... »

Voilez-vous la face, mon pauvre Lebocq ! vous qui avez si finement analysé l'auteur de Siegfried et le Limousin.

Baraque 5

L'art d'accommoder les restes.

Les splendides rideaux « arabes » qui pendaient à la fenêtre du bordj de Sud ornent maintenant l'entrée de l'alvéole des « O'RAB. » « Sic transit... etc »

Baraque 21

Encore une histoire de colis. Après une longue accalmie dans les envois, l'alvéole « tire la langue ». Hourrah ! un colis est annoncé !. Mais le capitaine Y... revient la mine allongée : sa femme lui a envoyé une couverture. Deux jours après arrive heureusement un colis de sa sœur : horreur !. C'est encore une couverture ! Enfin un troisième envoi est annoncé ; malédiction ! c'est de sa belle-mère cette fois, que Y... reçoit... une troisième couverture ! Alors, n'y tenant plus, il éclate : « Ah ! ça, mais nom d'une pipe, elles me prennent donc toutes pour une mite ! »



— Peuchère ! Moins 40, ils ne me croiront jamais à Marseille !...

MOTS CROISÉS

Solution du Problème No 5

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	
I	M	A	D	A	G	A	S	C	A	R
II	E		E	L	O	G	E	S		E
III	C	A	V	E		A	M	A	N	S
IV	A	M	E	N		C	E	R	E	T
V	N	O	T	E		E				V
VI	I	U		S		E	M	E	U	
VII	C	R	E	T	E		F	O	U	R
VIII	I	S	L	A	M		F	I	X	A
IX	E		E	X	E	T	E	R	N	
X	N	U	M	E	R	O	T	E	N	T

PROBLÈME No 6

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										
XI										

HORIZONTELEMENT. — I. Villégiature actuellement très connue. N'est pas toujours funèbre. — II. Différent suivant l'arme. C'est la fin d'un roi. — III. Conjonction. Désigne un mode d'élection. Démonstratif. Lettre grecque. — IV. Préposition. Colonial. — V. Nous séduisit par des attraits trompeurs. — VI. Symbole chimique d'un métal. Voyelle doublée. Du verbe avoir. Article. — VII. En quoi la montagne dépend de la mer. — VIII. Cap breton. Emblème de la sagesse. — IX. Nom d'un Saint. Note de musique. Porte des fruits savoureux. — X. Evêque du foie gras. Note de musique. — XI. Il faut espérer que nous ne le deviendrons pas tous ici. Sacrifice.

VERTICALEMENT. — 1. La libération en est une pour nous. — 2. D'une locution qui pourrait s'appliquer à la ration de rutabaga. Lettre grecque. — Le Canard l'est avidement. Produit par un feu rouge. — 4. Pour ne pas le devenir lisez le Canard. — 5. Irons-nous bientôt y prendre le train ? Ce qu'est le Danube à sa source. — 6. Note de musique. Vident un seau de soupe. — 7. Eloges en quelques lignes. — 8. Une puissante armée y fut battue. Conjonction. — 9. Consonne doublée. Diphtongue. Chansonnier français. — 10. Utilisé pour l'amélioration de la race chevaline. Quelque peu gauloise. — 11. Coupe les bras et les jambes. Nous avons dû la rendre.

BRIDGE

SOLUTION DU PROBLÈME No 5

S. prend du ♣. R. mort, joue ♠ D. puis petit ♠ vers le R. Deux cas sont alors à considérer.

1o. Les adversaires ont fourni sur ces deux levées d'atouts. S. alors coupe un ♣ et joue les ♥ par l'As pour éviter la perte de deux levées à ♥ au cas où le R. serait sec chez O.

2o. E. ou O. possède 4 ♠ par le V. S. après avoir coupé un ♣ fera l'impasse à ♥.

Problème No 6

Sud : ♠ R D 3 Nord : ♠ V 10 7
♥ R D 9 5 ♥ A 8 7 3 2
♦ A D V 6 ♦ R 5 4
♣ A 2 ♣ R 7

S. joue 6 ♥ O. entame D ♣. Quel plan S. adoptera-t-il ?

Le Masque de Fer.

DESSINATEURS,
CARICATURISTES !
envoyez vos dessins amusants
au « Canard en K. G. »

HUMORISTES !
faites-nous part des « Bruits d'Oflaquettes » entendus dans votre baraque

